

Tout au long des trois mouvements, l'éventail émotionnel va de la tragédie la plus classique à la résignation pleine de dignité. L'ensemble est traduit par une écriture s'éloignant du genre traditionnel, les libertés prises choquant alors profondément à l'époque. La majorité des critiques parleront davantage d'une « symphonie avec piano obligé » que d'un concerto. Pourquoi ? Tout simplement parce que l'instrument n'y est employé qu'en fonction de l'expression poétique de l'ensemble de l'œuvre, et qu'à aucun moment n'est faite une quelconque concession à la virtuosité pure, à la bravoure extérieure inhérentes par la tradition à ce genre d'œuvre. Fin du premier mouvement avec d'insistants coups de timbales avant la coda passionnée, marquée pour les quatre dernières mesures par l'éclat des trompettes.

Le deuxième mouvement est un *Adagio*. Serait-il la traduction de la réaction de Johannes Brahms vis-à-vis des souffrances de Robert Schumann ? Pourtant il écrit à Clara : « *Je suis en train de faire un gentil portrait de vous sous la forme d'un adagio.* » La toute première intervention du soliste est *molto dolce e espressivo*. Elle se signale par ses deux simples accords arpégés délicatement énoncés, empreints de beauté vivante, obsédante. Elégie, ou portrait ? Les deux à la fois ? Exprime-t-il la beauté du caractère de Clara Schumann ?

Deux mesures de silence, et l'écriture pianistique devient plus ferme. Le déroulement de la mélodie suggère, sans la moindre ambiguïté l'esprit du *Benedictus* (« *Benedictus qui venit in nomine Domini* »). Austérité et noblesse intérieure se dégagent de ces pages musicales empreintes de ces douces rêveries que l'on croirait improvisées, avec cette sombre passion qui émane des pupitres de cordes, ces trilles jaillissants, ces cinq coups de timbales de l'avant-dernière mesure, tout cela est bien le fruit d'une - déjà - complète expérience musicale et humaine.

Le *rondo* final est un *Allegro ma non troppo* qui va quelque peu détendre l'atmosphère. Comme dans de nombreux concertos classiques, c'est le piano qui énonce le thème principal. Le soliste est aussi chargé de présenter le premier couplet. Le second est laissé aux cordes. Avec son énergie rythmique, le début du *finale* évoque une douleur tempérée par une solide volonté de vivre. C'est par son aptitude naturelle à la technique de la variation que Brahms va traiter l'ensemble de ce mouvement dans lequel les soli et les tutti sont distribués à égalité entre le piano et l'orchestre au rôle capital. On remarquera les développements dans lesquels le clavier et les basses semblent ne jamais devoir épuiser leurs forces. La vraie détente n'intervient, au piano, que dans la cadence *quasi fantasia* avec son postlude rêveur et les hautbois et bassons nonchalants. Tout cela constitue une excellente préparation pour une impétueuse coda qui ne

fut pas, d'ailleurs, sans poser de nombreuses difficultés à son compositeur. Mais le but est finalement atteint : rigueur, passion, beauté profonde, telles sont les qualités premières du premier *Concerto pour piano et orchestre* de « L'homme du Nord ».

A concert poster featuring conductor Tarmo Peltokoski in a black shirt and glasses, holding a baton. The background is dark with a fan-like pattern of blue and white light rays. The text is in white.

ORCHESTRE  
NATIONAL  
CAPITOLE  
TOULOUSE

JEUDI 30 OCTOBRE

**Tarmo Peltokoski**

BRAHMS VAUGHAN WILLIAMS